

HÉMA PHRODITE BANDE ET MOUILLÉ POUR

Arslan

L'homme aux deux pier res.



Yüksel Arslan, Jaques Vallet et Roland Topor photographiés par Daniel Colagrossi ©

Yüksel Arslan, cette portion finie d'espace infini, est constamment parcouru par deux pierres rondes tournoyant tels des satellites internes, qui, s'entrechoquant, font jaillir des étincelles de ses yeux et de ses mains, tandis que des fracas roulent dans sa gorge.

Il s'agit de deux cailloux extraordinaires, de principes opposés, produisant des effets magnétiques spectaculaires. Le premier est la pierre de la Folie, dont Jérôme Bosch célébra naguère l'extraction par les chirurgies de son époque.

Le second aux vertus somnifères révélées par Goya, est la pierre de la Raison, plus encombrante mais aussi plus friable qu'il n'y paraît.

Lorsque ces deux corps célestes qui s'attirent et se repoussent, l'un hantant de préférence les culs de basse-fosse, l'autre ayant une prédilection pour les régions septentrionales du crâne, entrent en collision, il s'ensuit de violentes explosions avec projection de débris de matière organique, de gaz hilarant, d'illusions parties en fumées, de cendres, de souvenirs et de lave.

En refroidissant, ces éléments composites, se cristallisent et constituent les " Artures ", merveilles naturelles que j'ai, sans attendre l'UNESCO, classé patrimoine culturel de l'humanité.

Pourtant, certains craignent d'approcher ces œuvres, auxquelles ils attribuent des pouvoirs magiques, de peur d'y perdre la face, arrachée comme un couvercle d'autocouiseur.

D'autres, plus audacieux, plus avisés, plus sympathiques, ne redoutent pas de se laisser influencer par les " Artures " qu'ils considèrent comme les fragments archéologiques d'une très ancienne civilisation disparue, celle des brebis galeuses de leur famille. De telles retrouvailles ne vont pas sans émotion. Selon les circonstances et les tempéraments, les œuvres de " l'homme aux deux pierres " provoquent l'horreur ou l'euphorie, le crève-cœur ou la jubilation.

Arslan, qui s'est toujours défendu d'être un artiste, a composé les images d'une nouvelle légende " Arturienne " avec l'acharnement d'un laboureur et la nonchalance d'un souverain en exil. Elle illustre de façon magistrale les mésaventures de l'Homme, soumis aux caprices de sa sexualité, en proie à ses cauchemars, à ses maladies, qu'un infime grain de sable suffit à faire déraiper et qui de toute façon sera broyé par son organisation sociale.

- Le mensonge est sucré, la réalité amère.
- Mais elle n'empêchera jamais un héros de rigoler.

Roland Topor
Vaison-La-Romaine, août 1995.

« Hand »
extrait de *Le Capital* (arture)
30 Tableaux d'après Karl Marx
L.N.F. 1970



Arslan, l'art brutal

Dans un temps fatigué, Arslan ne se résigne pas à perdre sa foi en l'homme. Il explore, à travers une œuvre encyclopédique, le chemin douloureux de l'art qui nous a fait errer de longs siècles à la recherche de nous-mêmes. Il produit des documents qu'il nomme des "artures" - à mi-chemin entre peinture et écriture. Il travaille avec des couleurs naturelles. Sur des séries qui représentent des années et des années de lectures, et touchent à la préhistoire, à l'histoire sociale, à l'art, à la poésie, à la pensée, aux sciences. Et il faut à Arslan une force peu commune pour ainsi parcourir toutes les époques, et fabriquer son propre outil.

Depuis neuf ans, l'enjeu d'une nouvelle série est devenu plus précis, plus urgent. N'a-t-il pas intitulé ce travail sur les maladies du système nerveux, *l'Homme* ? Il interroge la forme vivante qui est au fond de nous, le mariage de notre animalité et de notre raison. Là, il atteint d'ailleurs l'essence même de l'art, notre plus haute expression, comme le souligne Élie Faure, qui « jaillit des amours profondes de la matière et de l'intelligence pour affirmer leur unité. »

Quoi, la plus haute manifestation de l'humain serait ces corps traumatisés, prostrés, avachis, crispés, détruits ? Ces lésions cérébrales, ces tumeurs ? Ces regards hébétés ? Ces hallucinations ? Ces cris ? L'homme résumé à des bites dressées comme des colonnes, des obélisques, des minarets, des phares ? À des cons réjouis comme des pistils de fleurs ? Pire, l'homme mis sur un plan d'égalité avec les autres formes de vie, uni chaleureusement au cloporte ou au chameau comme à l'asperge, au radis ?

Arslan affirme posément : « Toute cette série montre que l'homme est un être aussi minable qu'un chien, qu'un singe ou qu'un arbre. »

Arslan n'est pas un doctrinaire, mais un témoin. Il a lu des centaines et des centaines de livres pour rencontrer en l'homme un être menacé, fragile, instable. Il le débusque dans

tous ses états, dans tous ses ébats. Il se penche sur l'esprit qui souffre comme d'autres se battent pour que l'on n'oublie pas les torturés, les massacrés, les enfermés. Les failles du système nerveux sont justement des fenêtres où l'on peut regarder la vie nue, des meurtrières à travers lesquelles l'on peut guetter la progression du seul ennemi qui vaille, la mort.

On s'est trop habitué à mettre en vitrine dans nos têtes un homme d'opérette. On a trop macéré dans une vie culturelle aseptisée. Les artistes eux-mêmes, pourtant chargés d'être des phares, de lever les coins du voile, d'être vrais et de tout dire, s'en tiennent le plus souvent à des images flatteuses d'un produit publicitaire. Il faut bien vivre, disent-ils en enjolivant à tout va. Ce qui rend Arslan furieux : « Ils n'osent rien. Avec leur puritanisme à la con ! »

Eh, bien, l'art, lui, Arslan le fécondera à nouveau. Dans une étreinte sauvage. Il n'est pas là pour donner des explications, surtout pas pour faire une œuvre de vulgarisation : le propos d'Arslan est une prise en charge artistique. Sans concession.

On a parlé à son sujet d'art brut, c'est de l'art brutal.

Et le résultat est un émerveillement.

Arslan me fait penser à ces moines enlumineurs, ces copistes, ces calligraphes qui, coloriant leurs miniatures au fond de leur cellule, ramènent toujours les usages et les mœurs de ces siècles obscurs sur fond d'or. Si on lui montrait ce côté religieux, Arslan éclaterait sans doute de son grand rire ventral qui le secoue jusqu'aux larmes. Et pourtant quelle impression de clarté, de beauté quand nous pénétrons dans l'exposition qui réunit à Paris pour la première fois les 87 artures de la série, c'est comme si cette œuvre constituait un endroit où l'on se recueille devant nos tourments : cathédrale, mosquée ou édifice rabelaisien ? Je souhaite à chacun de rencontrer cette lumière première, qui ruisselle d'une fraternité universelle, qui brille d'intelligence.

Car notre temps de servilité a besoin de cet esprit libre.

« Sade en est encore la victime »
extrait de *Influence*
Imprimé à compte d'auteur, 1984



Paris, le 15 mai 2000

Cher Arslan,
je trouve votre photo
très...
comment dire...
très...
comment dire...
2000



Cher Arslan,

Voici enfin de mes nouvelles.

J'espère tout d'abord que vous vous portez au mieux entre vos pérégrinations de lecteur impénitent et insatiable, et vos travaux minutieux d'artisan-façonneur.

Félicitations pour la coupe de l'U.E.F.A. !

J'ai mis du temps pour vous écrire, préférant attendre la fin de mon stage chez *Zulma* pour avoir enfin l'esprit plus libre. C'est chose faite.

Donc, entrons dans le vif du sujet : c'est l'histoire d'un homme qui retrouva des fragments de la parole originelle, celle des traces dessinées par les premiers hommes sur le sable ; par les premiers hommes sur les murs des cavernes.

Dans quelle mesure avez-vous le sentiment de renouer avec une forme d'écriture qui relève des origines ? Ailleurs, c'est l'histoire d'un montreur de tours, savant homme, qui viendrait nous conter la terre, les hommes, les bêtes, les flux de la pensée, en une fresque ininterrompue de personnages, de maladies, d'introspections, en somme une épopée réinventée, celle de l'homme, par la parole d'art, l'imagination.

**"- C'est par où ?
- C'est par l'art !"**

Je vous perçois comme un conteur qui fait vivre, en celui qui l'écoute, le flot d'une pensée qui plonge ses racines dans l'obscurité de la mémoire collective. Dans son herbier gigantesque, l'homme épingle l'univers à l'aune de son intelligence et de sa compréhension, pièce après pièce, feuille après feuille, insecte après insecte. Par peur de l'Oubli !

Quel lien tissez-vous entre Mémoire et Oubli, vous qui avez consigné méthodiquement, "sérieusement", les mouvements de la pensée les uns après les autres ?

Cher Arslan, j'aime aussi chez vous profondément cette idée de peindre la terre avec ses propres éléments - non altérés par la chimie savante de la modernité -, le fruit de ses entrailles, l'aspect brut de la pierre que l'on frotte sur le papier.

Roland Topor insistait souvent sur le plaisir immense d'essayer de nouveaux "outils" ou

6 juin 2000

Cher Philippe Krebs,



"Grande et terrible est la puissance du rire :
contre elle nul ne saurait se prémunir;
et l'homme qui a le courage de rire
est le maître du monde, comme celui
qui est toujours prêt à mourir."
Giacomo Leopardi

"matériaux", crayons, gommes, pinceaux, etc., pour ressentir le plaisir jubilatoire de frotter le papier jusqu'à en éprouver la surface blanche.

Ce qui frappe d'emblée dans vos travaux, c'est le souffle poétique qui émane notamment des couleurs usitées - des images comme issues d'un songe lointain. De mémoire d'homme !

Autre élément de la fascination : la profusion des informations, ce tri insensé, ce répertoire méthodique des manifestations de la pensée et des hommes qui la produisent. Bric-à-brac cosmopolite de ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, mais aussi de plus petit, de plus triste, de plus douloureux, comme ces contorsions des corps lorsque les sens font défaut ou que les nerfs flanchent. Tant de souffrance dans un si petit homme !

Que de douleur qui défile sous nos yeux - quand la société n'a de cesse de faire disparaître ses fous dans des cages aux yeux clos - dans ces trois Tomes de *l'Homme*. Comme il y eut tant de jubilation dans la série *Influences*, réécriture de l'histoire de la pensée à travers le filtre de votre imagination.

Je m'emploierai à saisir au vol quelques éléments épars de vos artures afin de comprendre les fondements de cette imagination : ainsi cette femme au milieu d'une forêt de phallus (arture 321, 1984) et relative à Henri Michaux. Ce Freud au regard sévère entouré des visages spasmodiques de la folie humaine (arture 298, 1983). Ou encore cet Artaud, sexe de femme, offert dans toute son anatomie. Ces quelques exemples suffisent à montrer à quel point vous avez développé un champ propre, c'est-à-dire personnel, intimiste, d'interprétation.

Topor, encore lui, disait que lorsqu'"on dessine, on est davantage conscient de ce qu'on est. Et c'est si innocent, si gratuit que les gens ne font pas confiance au dessin. Par lui, on accède aux images de son inconscient, ce qui est un luxe."

Cher Arslan, vous ne cacherez pas, sans doute, que votre exploration du monde par vos artures constitue également une exploration de vous-même par le monde. Et quel enseignement tirez-vous à titre personnel de ce long apprentissage qui oscille en permanence d'un point à l'autre ? À l'orée du soi. À l'orée de l'autre.

Beaucoup de fragments sont délivrés et disséminés dans vos ouvrages. J'en reprendrai de nombreux éléments. Mais sorti du champ du monologue, je vous fait entrer dans celui du dialogue pour mieux sonder vos sentiments du moment. Voici donc quelques premiers questionnements en cette première lettre.

Le numéro quatre d'*Hermaphrodite* étant prévu pour septembre 2000 (au format 30 x 30), je pense que nous avons le temps d'ébaucher un travail sérieux et de produire ainsi un portrait de vous susceptible de ne pas trahir votre pensée. Peut-être garderons-nous des extraits de nos lettres. Telles quelles. Qu'en pensez-vous ?

J'attends désormais de vos nouvelles.

Et en attendant, portez-vous au mieux de vos artures !

À très bientôt.

Amicalement,
Philippe Krebs

Garder des extraits de notre correspondance est une bonne idée, je pense.

J'ai bien lu cette première lettre. Les excellentes questions, tout compte fait, me poussent à répondre globalement.

Depuis des décennies, avec mes artures réalisées par séries, je m'étais fixé un but ambitieux : approcher le mieux possible, à la Grande Comédie et à la Grande Tragédie ! Oui, c'était bien ambitieux de ma part. Ai-je réussi, raté ou loupé ? Je puis citer telle arture, rappeler la vie tragique de tel poète ou penseur, causer sur la comédie sexuelle des mammifères. Pour être clair, je vais parler, immédiatement de mes travaux actuels.

Après quatorze années de travail, pour réaliser la série de *l'HOMME*, je me suis dit : ça suffit ! Cette étrange créature méritait-elle un tel travail ? J'ai aussi pensé que, dans les années 50, j'avais réalisé une autre série : *les Journées avec l'HOMME*. Ça devenait évident et net pour moi ; depuis près de cinquante ans, je n'étais pas sorti de l'Auberge de l'HOMME, comme on dit. Et, maintenant depuis un an, pour reprendre le travail, je retombais sur le même sujet tragi-comique. Je m'explique : j'avais décidé, pour m'élargir l'horizon, pour rajeunir, de réétudier les classiques grecs et latins. La découverte des Cyniques Grecs avait à peine commencé à m'amuser sérieusement que je retombais dans l'enfer de Nietzsche, une vieille connaissance. Je savais, bien sûr, comment il était tombé à Turin devant un cheval, mais j'ai lu d'autres livres sur cet "effondrement", et réalisé une arture. Par la suite, je me suis plongé dans l'enfer des enfers de Giacomo Leopardi, Schopenhauer, Hölderlin, Strindberg, Robert Walser, et les Romantiques allemands que je ne connaissais pas bien, H. von Kleist, Nikolaus Lenau, R. Lenz, G. Büchner, Novalis, et S. Kierkegaard, et Tasso Torquato, et, et, pour couronner tout ça Thomas Bernhard.

Donc, souvent la folie, quelques ignobles maladies, et le suicide ne nous lâchaient pas d'une seconde avec ces poètes et penseurs. Ils m'obligent même d'entrer à une période tragique de ma vie. Mais je crois toujours à "la puissance du rire" et ne suis pas "prêt à mourir", puisque je n'ai aucune envie d'être "le maître du monde".

Bien à toi,
Arslan

P.S.: Je viendrai prochainement écluser quelque godet en votre compagnie au lieu-dit de *la Palette* !

Paris, le 20 juin 2000

"Je ris de l'Art, je ris de l'homme aussi, des chants
Des vers, des temples grecs et des tours en spirales
Qu'étaient dans le ciel vide les cathédrales,
Et je vois du même oeil les bons et les méchants."

Verlaine, "L'Angoisse"

Bonjour senior Arslan,

Spero che tutti va bene à casa !

De nouveau, félicitations ! Un grand cru footballistique que la Turquie cette année. N'en avalez pas votre barbe de Dieu panique par mégarde. Donc, bonne chance et peut-être rendez-vous en finale.

Merci pour votre belle lettre. Je me suis demandé à sa lecture - bien qu'il m'apparaisse très intéressant de se pencher sur l'âge d'or de la pensée, en la personne des Grecs et des Latins - si Arslan nous raconterait un jour sa traversée du siècle, son voyage parisien, les visages croisés, les amitiés écloses, une vie de pierres, de terres, de fleurs et de silex, en compagnie "solitaire" d'autres artistes "solitaires" et "solidaires" - notamment à *la Palette*.

Ailleurs, j'ai écrit un jour :

"Le marginal est l'homme nu, sans remparts contre la société.

L'artiste est l'homme nu qui, armé de sa paranoïa, transmue cette nudité en or pur."

On peut aisément intervertir "paranoïa" et "amour de la vie".

Quelles sont vos armes d'artiste ?

Il me semble que vous avez toujours été proche d'un certain milieu libertaire. Impression fautive ou réseau d'accointances avérées ?

Est-ce que la poésie est un enfant perdu dans la foule et qui marche désespéré à la recherche de sa mère ?

Lorsque la vie s'étire gainée de cuir comme une prêtresse sadomasochiste, que nous reste-t-il d'autre que les impressions ? Se nourrir d'images par milliers pour s'oublier dans le tourbillon de sa vérité.

J'aimerais savoir enfin, cher Arslan, si vous éprouvez le sentiment d'avoir par vos artures délimité votre propre terrain de jeu, votre territoire des songes éveillés ?

En attendant d'apprendre tout cela, je vous embrasse bien cordialement.

Philippe Krebs



P.S.: désolé du délai de ma réponse, j'ai été hospitalisé pendant presque une semaine pour une appendicite rouge et grosse comme une aubergine.



23 juin 2000

Oui, cher Ph. Krebs, moi aussi j'ai eu ma part de bonheur d'avoir d'excellents amis, vivants et morts. Malgré mon associabilité viscérale, à 28 ans, en partant d'Istanbul pour Paris, j'avais laissé sur Bosphore, dans les meyhanes (tavernes où on boit du raki) quelques très bons amis. Je sais qu'ils boivent toujours à ma santé, et c'est réciproque de ma part.

Pendant 38 ans, à Paris aussi, j'ai eu la chance d'avoir solides amitiés. C'est surtout avec Roland Topor que je me suis le plus amusé. Dès qu'on commençait à dialoguer, on savait tous les deux qu'il n'y avait pas de limites dans l'amusement, tout était permis, comme on dit. En riant jusqu'en pleurer comme les fontaines, on arrivait à massacrer le monde entier, lui et moi y compris, deux super-clowns !

Bien sûr entre tous ces amis il y en a des solitaires, des ours comme moi. Mais le solitaire des solitaires, c'est moi-même, oui, ton correspondant. Tu sais sûrement pas. Ça me fait 30 ans que je ne suis pas sorti des frontières de la France. Changement, quel changement ? Je suis allé tout simplement, une semaine

23 juin 2000

Oui, cher Ph. Krebs, moi aussi j'ai eu ma part de bonheur d'avoir d'excellents amis vivants et morts. Malgré mon associabilité viscérale, à vingt-huit ans, en partant d'Istanbul pour Paris, j'avais laissé sur le Bosphore, dans les meyhanes (tavernes où on boit du raki) quelques très bons amis. Je sais qu'ils boivent toujours à ma santé, et c'est réciproque de ma part.

Pendant trente-huit ans, à Paris aussi, j'ai eu la chance d'avoir de solides amitiés. C'est surtout avec Roland Topor que je me suis le plus amusé. Dès qu'on commençait à dialoguer, on savait tous les deux qu'il n'y avait pas de limites dans l'amusement, tout était permis, comme on dit. En riant jusqu'à en pleurer comme les fontaines, on arrivait à massacrer le monde entier, lui et moi y compris, deux super-clowns !

Bien sûr entre tous ces amis il y a des solitaires, des ours comme moi. Mais le solitaire des solitaires, c'est moi-même, oui, ton correspondant. Tu ne le sais sûrement pas. Ça fait trente ans que je ne suis pas sorti des frontières de la France. Changement, quel changement ? Je suis allé tout simplement, une semaine par là, deux semaines dans un autre coin, voir les travaux de mes confrères préférés, dans les grottes préhistoriques et dans les musées, en compagnie de ma petite famille, amis, la valise bourrée de livres et mon cahier.

Je voudrais parler d'autres amis que je n'ai jamais rencontrés, puisqu'ils avaient quitté notre jolie Terre depuis longtemps. Ici, je risque de me répéter, mais comme un prolongement à ma première lettre, je répondrai aussi à ta question sur mes "armes d'artiste".

Je puis dire que plusieurs années de ma première jeunesse, je les ai passées avec F. Nietzsche. Et les autres douze années, de l'âge mûr, j'ai vécu jour et nuit avec K. Marx et son ami F. Engels. Drôles d'amitiés, tu vas me dire. Comment peut-on vivre avec les morts ? Je trouve que tout est clair, donc, ici, pas de réponse ! Simplement on va retourner à l'éternelle histoire de livres, comme "armes d'artiste". Oh ! j'ai aussi vécu, de Préhistoire jusqu'à maintenant avec d'autres artistes, poètes et penseurs, un simple coup d'œil à mon livre d'*Influences*, et voilà la liste des merveilleux amis !...

26 juin 2000

Les livres et des livres donc. Oui, je ne me vois pas autrement qu'en train de lire, en mangeant, en chiant, en marchant, etc.

D'un coup, je me rappelle le cas de ce sympathique personnage cité dans la littérature psychiatrique, qui, lisait les classiques pendant le coït, pour prolonger sans doute les plaisirs de cet acte !

Les livres, oui, voilà mes "armes d'artiste", et le cerveau, les bras, les mains...

Ces derniers mois, je ne savais pas que j'allais rencontrer d'autres amis. Je pense à ces deux penseurs : Giacomo Leopardi et Arthur Schopenhauer. Devant moi, une belle période de lectures. Je suis en train de dévorer tout ce qu'ils ont écrit et, tout ce qu'on a écrit sur eux, pour produire finalement quelques artures.

Bien à toi,
Arslan

Paris, le 10 juillet 2000

Cher Arslan,

Entre chaque réponse, le chapelet des jours égrène le battement de nos cœurs.

Aujourd'hui, je vous écrit de l'hôpital Lariboisière, à deux enjambées de la Gare du Nord.

Ce début de juillet est gris. Pourtant mon cœur rit toujours. Le rire, le rire, le rire... Et la boisson !

Dans la jungle urbaine, nous sommes des poissons, gros comme des mérous, avec des yeux de lémuriers, et nous faisons "gloup ! gloup !" quand nos vies se croisent.

J'espère que vous allez bien.

Pour ma part, hormis cet intermède en blanc sous perfusion - une veine un peu portale s'est un peu bouchée alors que je ne pense qu'à déboucher quelques bouteilles pour faire pétiller nos langues : décapsuler la joie de parler encore.

Et vous Arslan, à quelle tache titanesque vous atteliez-vous encore ?

Le silex fixe-t-il toujours aussi bien le végétal que vous avez délivré momentanément pour l'emprisonner dans vos relectures du songe de l'homme ?

Arslan, le solitaire, le marginal, celui qui se contente d'être. Celui qui est, quand tant d'autres, ne sont qu'une facette d'un jeu de dés.

Arslan, dites-moi encore où sont les clés de l'art... ?

Cachées dans un atelier ou contenues dans un musée ? Qui est Duchamp ? Faussaire ou libérateur ? Et que sont les Paniques devenus ?

Je sors de l'hôpital vraisemblablement mercredi, perfusé improbable à vingt-six ans, un toupet sur la tête, moi qui attendait encore la pousse de mes dents.

Est-il si effrayant d'observer le chien larmoyant de nos jeunes années geindre de se reconnaître dans le miroir, vieille carne décharnée ?

Tout ça, cher Arslan, pour vous demander avec quel œil vous observez croître une modernité

toute faite de silicium et d'ordinateurs, d'écrans télé, de high tech et qui se plie, en chienne servile, aux exigences d'une science omniprésente, omnipotente, écrasante, qui va jusqu'à tendre à l'homme la carte de ses gènes, qui lui change des organes comme on change les couches d'un bébé ; avec quel œil, disais-je, observez-vous notre humanité, qui semble en quelques années connaître une croissance exponentielle, alors qu'elle demeure toujours les pieds pris dans la glace de ses crimes ? Quand un bébé-continent (incontinent ?), l'Amérique, - vieux d'un siècle à peine - semble tout diriger et que les peuples d'Afrique et d'ailleurs fondent littéralement, délaissant leur chair pour ne laisser que des os ! Quel dégel faut-il encore attendre ?

Enfin, Arslan, le véritable luxe n'est-il pas d'écouter le flux de sa propre respiration, assis au bord d'une table ou debout, exerçant le seul métier que l'on connaisse, gratter la feuille blanche de notre vie. Et à quand le travail sur soi rémunéré ?



juillet 2000

Cher Philippe Krebs,

Ton coup de téléphone m'a rassuré. En effet, j'ai eu peur de perdre un correspondant précieux qui me pose des questions précieuses.

Les clefs de l'art, cher Philippe, se trouvent nulle part, ou bien partout. Tout dépend de celui qui regarde et lit. Voir une brique peinte (avec des figures) de l'époque phrygienne dans un musée, voir encore les figures du théâtre d'ombre de Karagöz sur un écran éclairé, aimer les œuvres de quelques maîtres anciens ou modernes, lire quelques penseurs anciens et plus près de nous, etc., peut permettre à un jeune artiste d'entrer dans l'aventure qu'on appelle l'art.

Subir les influences, les digérer, et, pour ne pas rester dans un trou mortel, en faisant la synthèse, les dépasser, trouver son propre chemin, voilà la clé, je crois.

Puisque tu parles de M. Duchamp, curieusement ma préférence allait, au début, à lui et à son ami F. Picabia, qui disait : "faut violer le public dans des positions rares". Mais j'avais vite compris que Duchamp est Duchamp, Picabia est Picabia, que les surréalistes sont un petit troupeau de surréalistes : tous ces artistes nés plusieurs décennies avant moi ; donc, trou mortel par excellence !

Ces dernières années, quand je rentre dans un musée, s'il y a des salles d'arts préhistoriques et ethnographiques, je m'attarde volontiers et avec plaisir. Mais les salles des maîtres anciens (petits ou grands), je les traverse les yeux fermés et en courant. S'il y a aussi des salles d'art contemporain, je les traverse aussi en vitesse, mais les yeux ouverts, et tout ça me donne une terrible nausée, mélangée d'une inguérissable diarrhée. Si je ne trouve pas à temps les cabinets, je chie sur le parquet nouvellement ciré.

Oui Philippe, j'ai horreur de cet art qu'on appelle la peinture. Cet art que j'ai considéré dès mes débuts, comme un art mort, stupide, ridicule-décor pour les murs des imbéciles, un art pour les critiques d'art et conservateurs idiots !...

27 juillet 2000

Après, la poésie, pour répondre à ta grande question, un peu de philosophie politique et arturique ! Je peux toujours commencer par citer Georges Bataille : "Je me sens pourri, chaque chose que je touche et pourri ". Oui, oui, d'accord. Mais chaque troupeau a besoin d'un berger et d'un chien de garde. Et chaque berger a sa chèvre préférée. Ça commence à devenir compliqué, n'est-ce pas ? Pour compliquer encore plus, citons Th. Bernhard : "Tout, dans ce monde et dans cette humanité, est ravalé au niveau le plus bas, (...), tout, dans ce monde et dans cette humanité, a atteint un tel degré de danger et d'ignoble brutalité qu'il m'est déjà presque

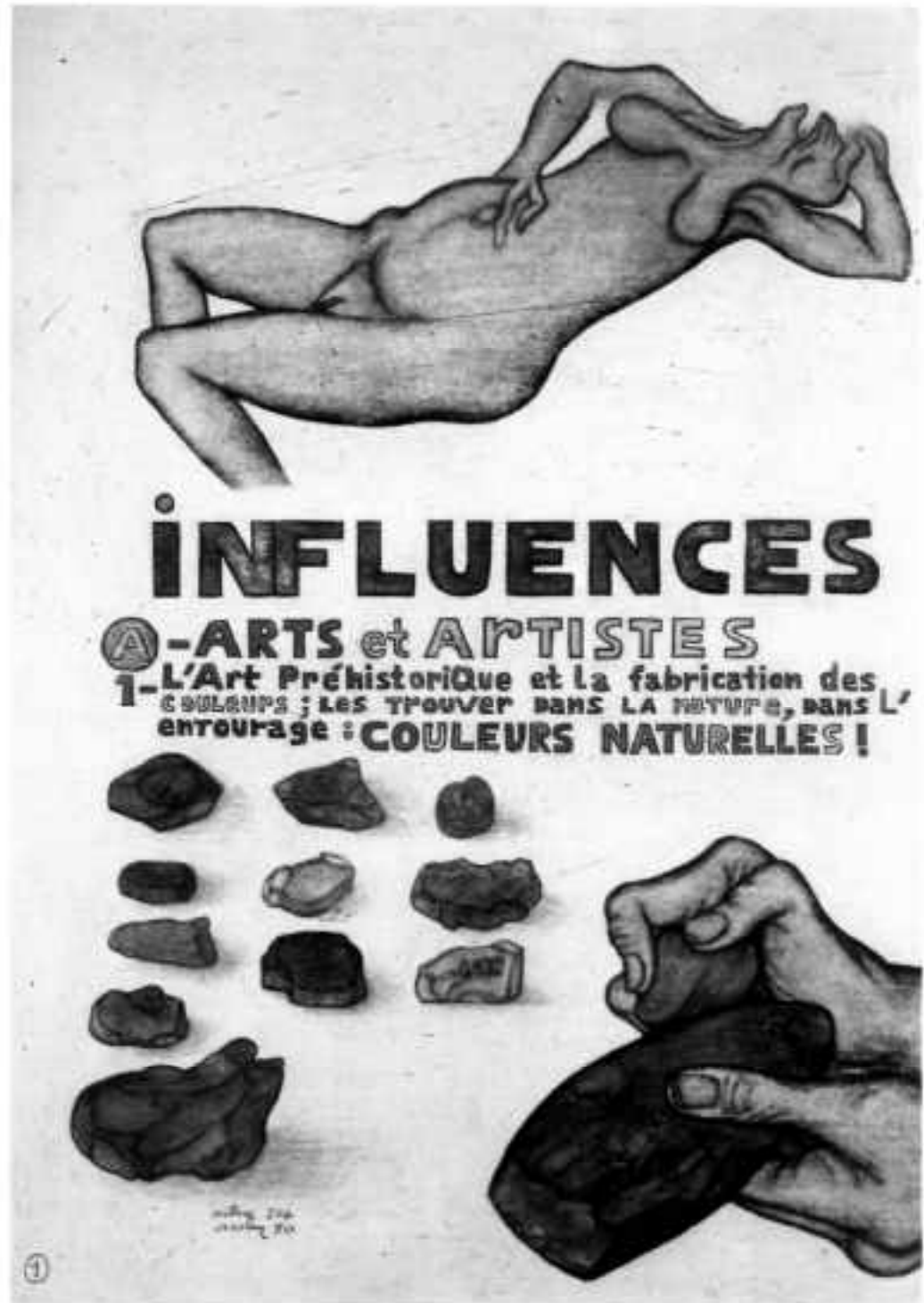
impossible de me maintenir ne serait-ce qu'un seul jour, et puis encore un autre, (...)" . Bon, bon, ça commence à être un peu plus clair. Soyons diplomate, et citoyen de ce joli monde, et répétons avec Oncle Ho : "Nous faisons la guerre contre le gouvernement américain, pas contre le peuple américain". Que dis-tu ? Ça te va cher ami ? Ça nous approche du "dégel" dont tu parles ?

Tout ça ne nous empêchera pas, à ton arrivée à Paris, d'ouvrir une bonne bouteille de champagne et de boire à notre santé !

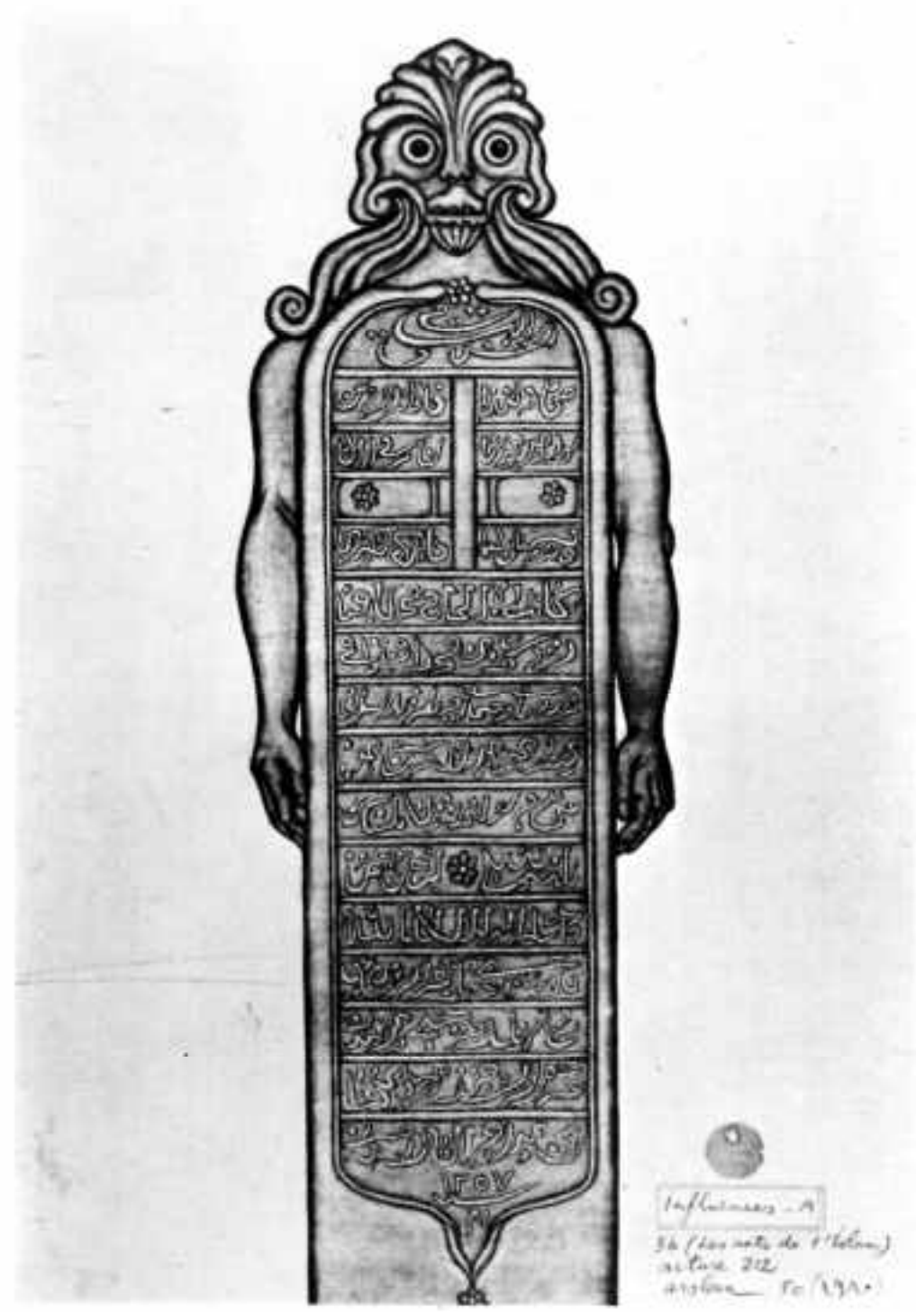
Arturiquement à toi,
Arslan



(reproduction de tatouages de prisonniers)
extrait de l'Homme, Du côté de l'Homme, Tome 2, 1995



L'art préhistorique
Arture 204 - 1980



Les arts de l'islam.
Arture 212 - 1981



(from class photo)

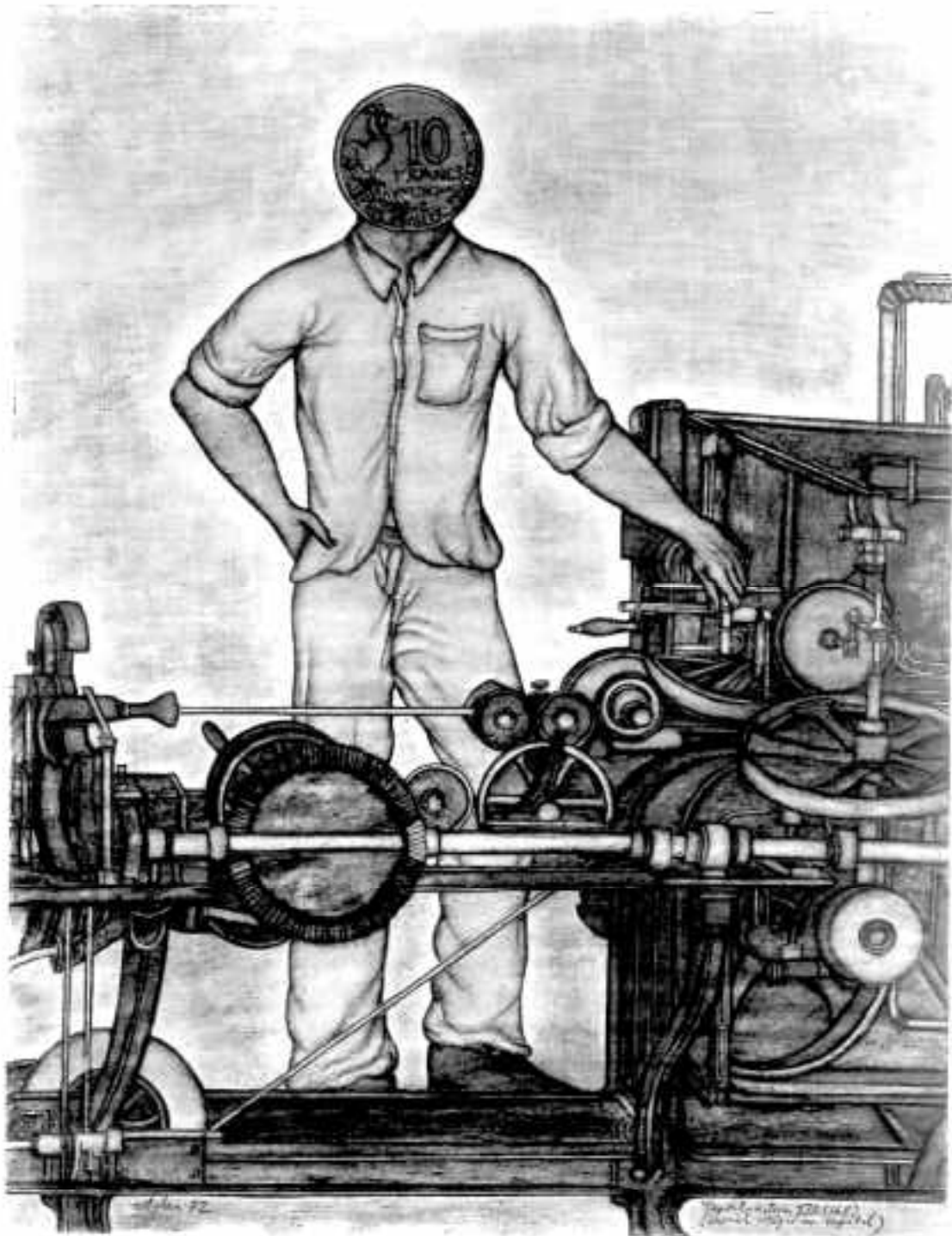
infirmitas 187
v. 1. 12. et hinc
v. 1. 12. et hinc
v. 1. 12. et hinc
v. 1. 12. et hinc

Arts et traditions populaires
Arture 221 - 1980



infirmitas 187
v. 1. 12. et hinc
v. 1. 12. et hinc
v. 1. 12. et hinc
v. 1. 12. et hinc

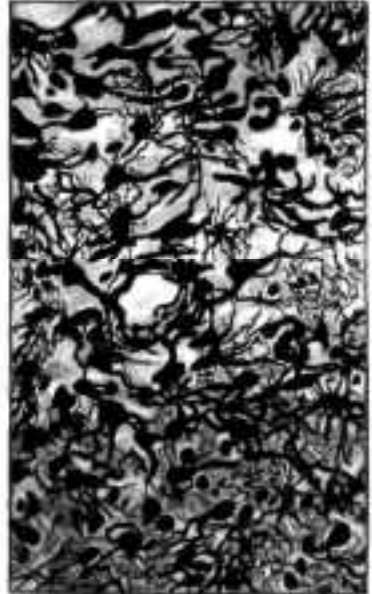
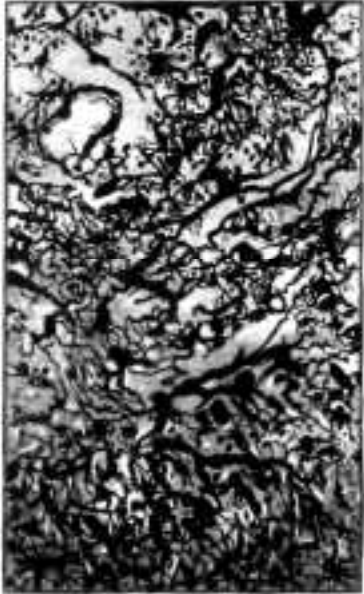
Arts et traditions populair
Arture 223 - 1980



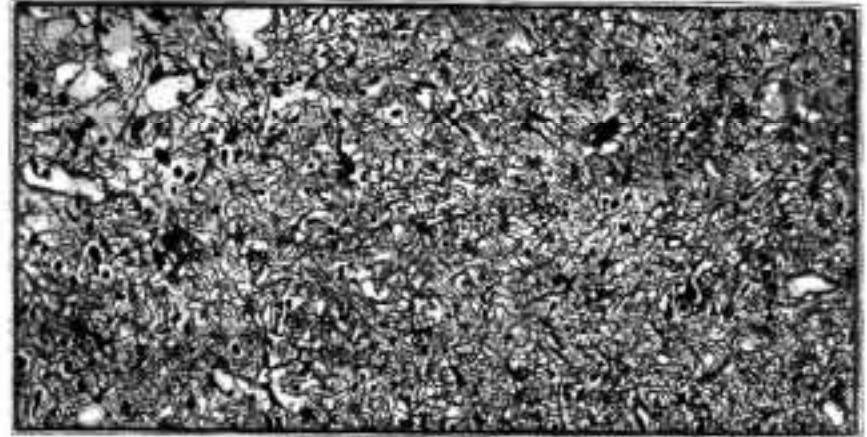
ouvrier intégré au capital
LE CAPITAL



accidents du travail
LE CAPITAL

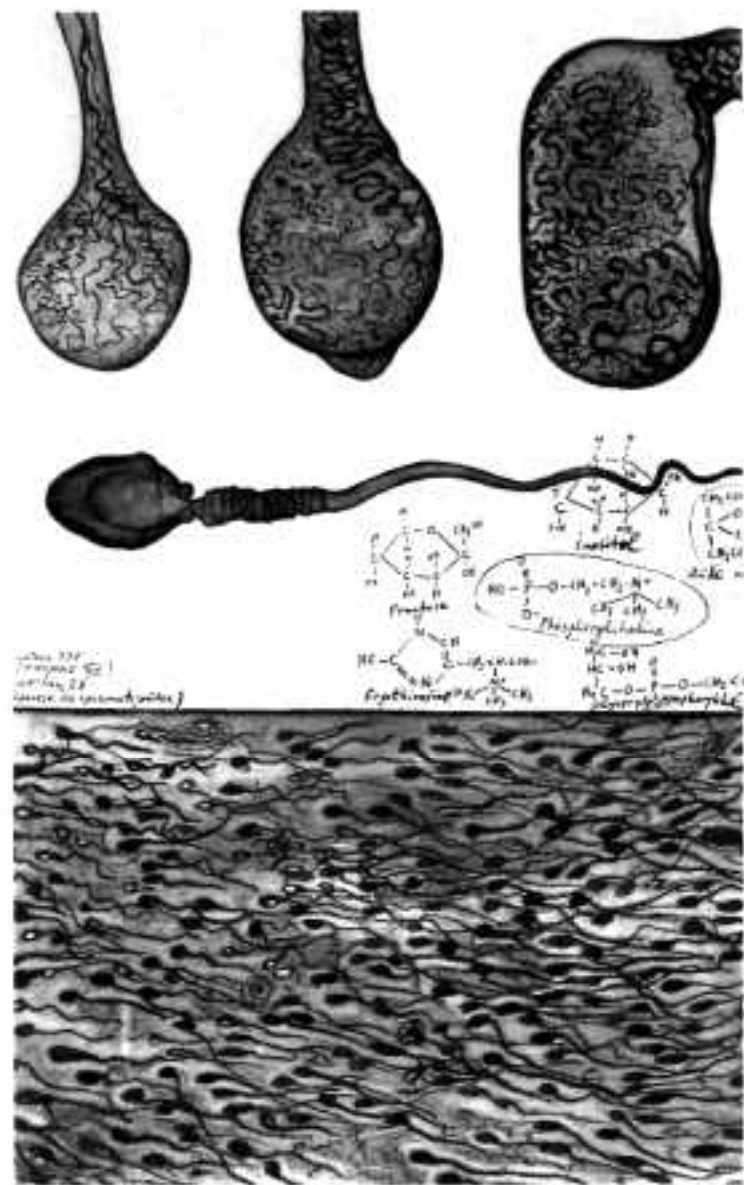


L'Homme XXXII : Katatonica
Arture 391 - 1988

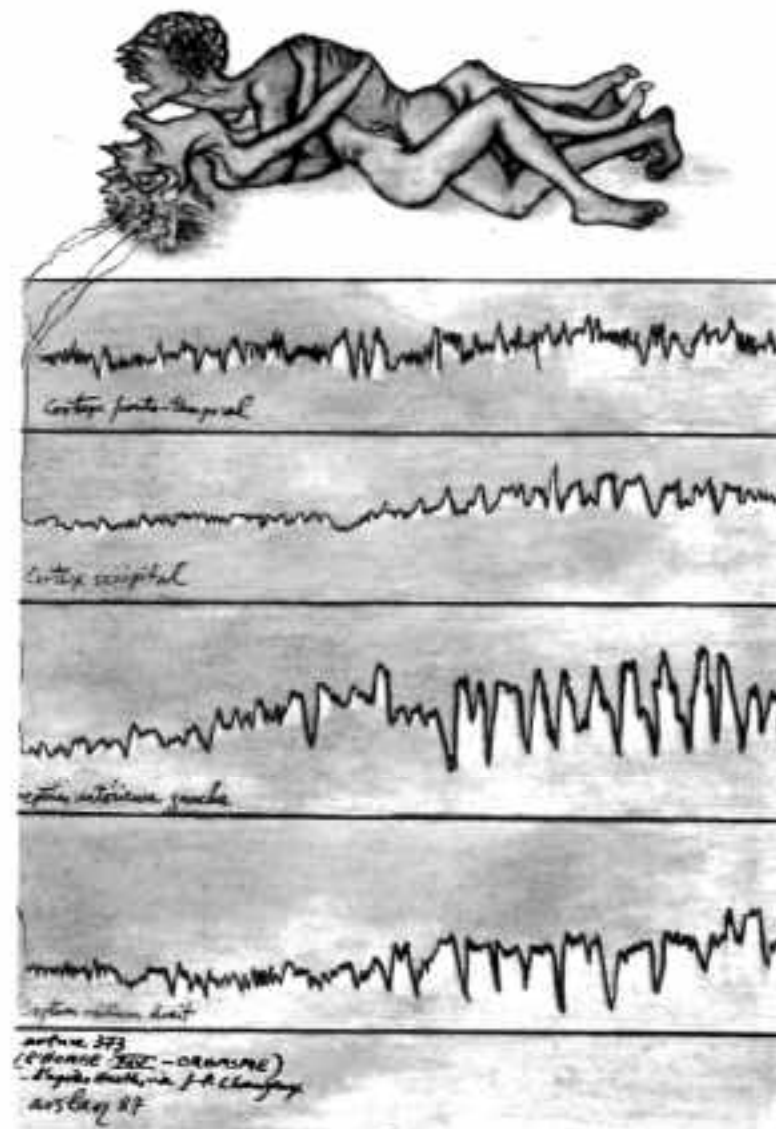


art. 397
L'Homme XXXVIII
CHORÉIQUE
1989

L'Homme XXXVIII : Choréique
Arture 397 - 1989



l'homme XIX : Course de spermatozoïdes
arture 378 - 1987



L'Homme XII : Orgasme
arture 373 - 1987



Biographie Arslan



1944-1945

Extrait du livre *Autoartures* (1986)

1933

Naissance, le 24 juillet, dans un faubourg d'Istanbul, au fin fond du Haliç (Corne d'Or), dans le quartier dit de Bahariye, tout près de la maison de Pierre Loti, quartier entouré d'usines et de vieux cimetières avec des pierres tombales monstrueuses.

Mon père, émigré de l'intérieur, était ouvrier dans une de ces usines. Comme tous les jeunes paysans anatoliens, la première fois qu'il quitte son village natal c'est pour faire son service militaire. Ce drôle de voyage dure plus de dix ans ! La guerre des Balkans, la première guerre mondiale, la guerre d'Indépendance.

Ma mère aussi était une étrange émigrée. Née à l'Est de la Turquie, elle avait fui, pendant la première guerre mondiale, l'armée russe et, sur les routes, avait perdu ses parents et sœurs victimes des épidémies. Elle fit des travaux domestiques d'abord à Ankara, ensuite à Istanbul.

Pendant la deuxième guerre mondiale, elle devint ouvrière dans une usine de textile pour venir en aide à la famille. On était six (j'ai un frère aîné, qui deviendra ouvrier, et deux sœurs).

1937

Premier souvenir : J'ai de longs cheveux blonds et frisés et on me caresse comme une fillette. Un jour, au marché d'Eyüp, je montre en public mon " petit " et crie : " Je suis un garçon ! "

Jouant entre les pierres tombales, un de mes jeux préférés est de soulever les pierres pour observer toutes sortes d'insectes.

Premières leçons sexuelles : à la maison, j'observe l'accouplement des mouches et, dehors, celui d'autres insectes, de grenouilles, tortues, chats, chiens, chevaux...

Première rencontre avec la mort : au bord de la Corne d'Or, en cherchant des crevettes, je tombe dans l'eau. Un garçon me sauve en m'attrapant par les cheveux.

1938

Je commence à vendre des bonbons et des caramels dans le quartier, et dans les fabriques de briques à ciel ouvert des environs. Cette activité d'achat et de vente dure jusqu'à l'âge de douze ans, mais elle se limite à la période des vacances scolaires dès l'âge de sept ans.

Je compte mes sous ! Cette manie, pour ne pas dire obsession, m'est toujours restée. J'ai conservé une autre manie : mon attirance vers les pierres tombales, que j'ai toujours considérées comme des êtres vivants, comme de fidèles compagnons !

1939-1940

Je ne me bats jamais avec les autres enfants, ne participe pas à leurs jeux. Je me revois dans le jardin de l'école primaire : je me retire dans un coin et les observe attentivement !

1940-1945

À l'école primaire, l'institutrice me félicite, devant toute la classe, pour la beauté de mon écriture et de mes dessins. Un peu plus tard, dans le quartier aussi, les voisins aiment également mes travaux. Certains s'accaparent mes gouaches, mes huiles sur papier, etc., les font encadrer aux murs.

1945-1948

Je fréquente l'école secondaire d'Eyüp. Pendant les vacances, je vends des journaux et, pendant une saison, je travaille dans une fabrique. Un grand garçon se masturbe devant nous, les plus petits. Je me retire dans les WC et l'imite, avec un grand plaisir, jusqu'à trois-quatre fois par jour. Quelques jours après, je vois du sang dans mon sperme. Grande peur. Conseil de copains. Finie la gymnastique ! Je change de rythme.

À la prairie les garçons s'accouplent avec une petite vache malade. C'est mon tour. Je n'ose pas. Ils me traitent de lâche.

Mon professeur de lettres, une femme, me donne comme devoir une étude sur *l'Inspecteur (le Revizor)* de Gogol. Elle aime beaucoup mes gribouillages (qui représentent une sorte de critique de la société turque de l'époque). Après ma lecture de Gogol, je commence à lire les classiques du monde entier. Lire, en sélectionnant bien mes livres, devient une de mes plus grandes passions.

1949-1952

J'entre au lycée d'Istanbul. Pour avoir de l'argent de poche et aussi l'achat de vêtements, je vends des fruits et légumes pendant les mois d'été.

Ces années-là, je fais régulièrement deux rêves :

- Je tombe brusquement et me retrouve par terre, parallèlement au lit.
- Les étoiles brillantes que je vois dans le ciel tombent sur moi en devenant d'énormes pierres pesant plusieurs tonnes.

Ces deux rêves se terminent par de grands cris qui réveillent toute la maison.

Nous allons en vacances chez des amis à Sile, une petite ville balnéaire au bord de la mer Noire. Avec le fils de la famille, qui a mon âge, nous trouvons dans la cave une énorme malle bourrée de livres. Je choisis tous les livres de Nazim Hikmet, en édition originale. Lire Nazim Hikmet est interdit à l'époque. Je découvre un des plus grands poètes du XX^e siècle.

Je commence à prendre au sérieux mes dessins, gouaches, aquarelles et pastels d'écolier. Un ami lycéen m'achète des cahiers à dessin ainsi que tout ce qu'il faut pour faire la peinture à l'huile. Je me balade à Istanbul avec mes cahiers, dessinant un peu partout. Avec l'appui de mon professeur de dessin, j'expose mes premiers travaux dans le couloir du lycée. Sous l'influence de Paul Klee, ce sont des œuvres faites en mélangeant l'aquarelle, la gouache et le pastel. Mes camarades lycéens me félicitent ; ma décision est prise : je serai peintre !

1953-1954

Après quelques mois, je déchire ces premiers travaux ainsi qu'une douzaine de toiles, je les jette à la poubelle. Je trouvais artificielles, choquantes, " anti-nature " les couleurs sorties des tubes. Au lieu d'aller à l'École des Beaux-Arts, je m'inscris à l'Institut d'Histoire de l'Art. Cette orientation bizarre vient d'une idée très simple : on peut faire de la peinture, être peintre, en dehors des sentiers battus, sans être *peintre* !

Le dégoût des couleurs artificielles me pousse à chercher des *couleurs naturelles*, et une technique personnelle. Je savais que les artistes préhistoriques et primitifs, les maîtres de la miniature, ainsi que les femmes d'Anatolie (pour teinter les laines) fabriquaient eux-mêmes leurs couleurs. Je commence donc à travailler sur papier, en frottant des fleurs, des herbes, des morceaux de pierre, de brique, du charbon, du savon, du bois pourri, de l'essence, etc.

Je participe à tous les voyages organisés par l'Institut d'Histoire de l'Art. Je visite toute l'Anatolie, de l'Ouest à l'Est. Pendant ce temps, je continue mes frottages. Frottages ailleurs aussi (la vie sexuelle dans les transports en commun d'Istanbul !).



À Amasya, 1954

1955

Première exposition : une série d'une vingtaine d'œuvres faites sur papier avec cette technique - *Hommage aux relations, gestes et emmerdements (ennuis)* - à la Galerie Maya, à Istanbul.

Le jour du vernissage, un journaliste écrit : « Allez donc voir l'exposition d'un ex-marchand de légumes, à la Galerie Maya. » Ça promet !

« Il commence par un grand nettoyage, fait tabula rasa. Un monde complètement nu, à deux dimensions, et sans l'homme. »
Sabahattin Eyüboğlu

Toutes les œuvres exposées sont vendues ; je suis riche ! Je peux donc m'acheter des livres d'art à la librairie Hachette ! Dans un de ces livres (sur l'art préhistorique), je trouve la recette de couleurs de mes confrères préférés : terres (ocres), miel, blanc d'œuf, graisse, moelle, urine, sang... Mon premier essai sur papier donne des résultats satisfaisants. Je trouve donc une *nouvelle technique*, que je pratique, en la perfectionnant, depuis 1955.

Avec cette nouvelle technique, en y ajoutant parfois du savon râpé, du jus d'herbe et de tabac, du thé, etc., je commence une nouvelle série : Journées humaines (Jours avec l'Homme).

J'ai de nouveaux amis : peintres, poètes, écrivains, et je quitte peu à peu mes faubourgs pour entrer dans " la vie de bohème ".

« J'ai connu Arslan dans les années 1950, quand il était encore étudiant à l'Institut d'Histoire de l'Art. Il écoutait bien les cours, mais ne participait jamais aux débats. Il dessinait régulièrement dans un carnet qu'il avait sous la main. C'est comme ça quand je le revois même maintenant. Un jour il m'a invité dans la chambre où il travaillait. Le petit atelier ne sentait ni la térébenthine, ni la peinture à l'huile. Plus qu'à un atelier d'artiste, elle ressemblait plutôt à un laboratoire où on fait d'étranges expériences. On voyait tout de suite que dans cet atelier travaillait un artiste qui fabriquait lui-même ses matériaux, ses couleurs. On pouvait apercevoir toutes sortes de couleurs végétales et des terres dans les bocaux, des herbes séchées, des coquillages petits et grands, toutes sortes de bouteilles, et encore des instruments, des outils... »



Avec Ferit Edgü - 1958

1956-1957

1956 et une bonne partie de 1957 passent difficilement. Arrêt de toute activité picturale. Les ennuis, emmerdements et nausées de cet âge !

Pour mieux me connaître, je lis Freud. Mes lectures, et les grandes influences de Baudelaire, Nerval, Rimbaud, Lautréamont, le Marquis de Sade, ne sont pas là pour m'apporter des soulagements !

Je pense trouver le salut en faisant mon service militaire. Après six mois passés à l'École préparatoire d'Ankara, je me trouve pour un an dans un régiment à Eleskirt, à l'Est de la Turquie, comme officier d'intendance. J'ai une chambre, une grande table, et beaucoup de temps libre. En observant de près la grande misère des paysans, je lis énormément, recommence à dessiner et retourne à Istanbul avec une montagne de dessins.

1958-1961

Une nouvelle série et une deuxième exposition à la Galerie du Centre culturel d'Allemagne, en 1958 : *Phallisme*. Ces œuvres érotiques et autobiographiques font beaucoup de bruit dans le milieu artistique d'Istanbul. Un critique me fait des éloges, me considérant comme un peintre " à l'échelle européenne " et " mondiale " ! Et ça provoque dans la presse des polémiques sur le thème de l'appartenance culturelle de la Turquie : l'Occident ou l'Orient, éternel problème !

Rencontre chez mon professeur Mazhar S. Ipsiroğlu avec le poète et critique d'art Edouard Roditi. Il m'envoie des collectionneurs et parle de mon travail à André Breton. Je ne tarde pas à recevoir une lettre d'André Breton pour participer à l'Exposition internationale du surréalisme sur le thème de l'érotisme, à la Galerie Daniel Cordier (décembre 1959-janvier 1960). Mais en ces temps-là (1959) ne peut pas sortir de la Turquie qui veut ! Je ne trouve même pas un moyen pour envoyer quelques œuvres à cette exposition.

Je commence à lire d'autres penseurs et poètes maudits : Nietzsche, Alfred Jarry, Antonin Artaud. L'influence de Nietzsche sur moi est profonde, et va durer à peu près jusqu'à la fin de l'année 1967. D'autre part, après la lecture d'Artaud, je cesse toute activité sexuelle !

Le travail continue avec une autre série *Portraits*.

Raymond Cordier, qui vient se procurer " *Portraits-I (Marquis de Sade)* ", fait une enquête auprès des artistes turcs à Paris. Je reçois une lettre de mon ami Ferit Edgü qui m'appelle à Paris. Adieu Bosphore, restaurants, raki, les petits plats ! Le 1er septembre 1961, avec une quinzaine d'œuvres, une chemise noire sur le dos, et quelques livres inséparables, je prends le bateau pour Marseille.

Après avoir vu la quinzaine d'œuvres, la première réaction de Raymond Cordier est de téléphoner à son avocat. La réponse est claire et nette : on risque tous les deux la taule !

Il pense alors à une exposition fermée, sur invitation, et fait un tapage terrible auprès du Tout-Paris : André Breton, Raymond Queneau, Jean-Jacques Pauvert, Jean Paulhan, Jean Dubuffet, Jean-Paul Sartre, etc. Visite de courtoisie chez André Breton. J'admire sa collection, ses livres. Sa table de travail est tellement encombrée qu'il m'est impossible de poser mes pattes dessus. Devant moi de nombreuses boîtes avec des insectes ! Mais, depuis Istanbul, je sais que je ne suis pas surréaliste. Je n'entrerai pas dans le " groupe ", et ne donnerai rien pour *Brèche*.

Quant à Jean Paulhan, voici sa réponse à Raymond Cordier :

« *Vendredi*

Cher Monsieur

Non. Tous renseignements pris (auprès de mon avocat) il ne serait pas bon pour Arslan ni même pour moi que je me rappelle en ce moment à l'attention de la Justice. Cela dit, les tableaux d'Arslan n'ont cessé de me paraître admirables. Et je ne vous écris pas ce mot sans ennui, ni sans regret. A vous.

Jean Paulhan »

Après mille histoires on dépose mon carton (Raymond Cordier et moi) chez Jean-Paul Sartre. Mais il y a des bruits bizarres à Paris à ces moments-là ! Après deux semaines, à ma demande Cordier fait reprendre le carton. Deux jours plus tard, même bruit chez Jean-Paul Sartre ! J'ai de la veine...

Toujours pour monter l'exposition, Cordier me pousse à écrire une lettre à Jean Dubuffet pour lui demander de venir voir mes travaux à la galerie. Dans sa deuxième lettre, Dubuffet me conseille : "...il faut regarder devant vers le vide et l'incrédé. " Ma troisième

lettre est d'une rare méchanceté et restera sans réponse. (Vingt ans après nous reprenons cette correspondance dans des termes plus raisonnables.) Je n'ai plus de " sous pour compter ". Avant l'exposition, Raymond Cordier vend plusieurs œuvres, et je reprends le travail. Une nouvelle petite série : *Nous Artslandrons*. Cordier ne sait pas comment classer mes travaux : ce n'est ni de la peinture, ni de la gouache, ni du dessin... Je trouve le mot *ARTURE* pour mettre les choses au clair ! Et je signe *ARTSLAN* : je pue l'ART par tous les pores !

Accrochage des premières œuvres faites à Paris (Paris-Ténare) à la Galerie Rive Droite.

Participation à la première Mostra Internazionale à la Galerie Bevilacqua La Masa, à Venise.

Troisième exposition, chez Raymond Cordier : *Homunculus-cucus-palus/Planus-phallus-micrococcus*.



esclavage esclavage esclavage esclavage esclavage esclavage esclavage

1963-1965

Tout en continuant à produire des Artures, je connais une période de misère (été 1963). Je n'accepte aucun " travail à côté " pour gagner ma vie. Il m'arrive de ramasser des mégots, et de ne rien avaler pendant plusieurs jours. Rencontre avec le critique d'art Patrick Waldberg. Participation à l'exposition *Le Surréalisme - sources, histoires, affinités*, à la Galerie Charpentier (1964). La même année, au mois d'avril, chez l'une de mes fiancées, rencontre avec Lidy. Après quelques rendez-vous, nous décidons de vivre ensemble. Jacques Desbrières m'achète plusieurs Artures pour l'ouverture de sa galerie. Lidy et moi, nous partons pour faire un tour d'Europe !

1966-1969

Artures de grand format. Grand intérêt pour la littérature psychiatrique. Entre autres, je lis les Œuvres choisies d'Ivan Pavlov. Dans ses " *Causeries de mercredi* ", sa façon de s'amuser avec les physiologistes animistes, dualistes de l'Angleterre et d'Allemagne, me donne envie d'étudier Karl Marx et Friedrich Engels.

Mais chaque chose en son temps !

À la Galerie Jacques Desbrières, sixième exposition : *30 Artures*.

« Tout de suite on est frappé par un univers obsessionnel, où l'apocalypse, le sexe (l'invasion des rats) jouent les rôles principaux. Imaginons un surréaliste en marge, chez qui ces thèmes se répètent, se multiplient, envahissent les dessins jusqu'au paroxysme. Le résultat en est inoubliable de malaise, comme la prolifération d'une épidémie : elle ne vise pas au salut de l'homme, ni à l'éclosion du beau, ni même à l'acceptation de l'horreur, mais à une sorte de complaisance dans l'inacceptable. Ces crânes, ces membres démesurés, ces chiens qui s'accouplent, ces bestioles qui poussent les personnages au bord de la folie, tout cela relève d'une imagination fertile, que les admirateurs de Sade ne manqueront pas de goûter. (...) »

Alain Bosquet

Six ans après, je retourne en Turquie pour faire deux expositions : à la Galerie du Centre Culturel d'Allemagne à Istanbul, et à l'Institut d'Études Françaises à Ankara (1967). Les vitrines des librairies, les trottoirs, sont pleins de livres de littérature classique et moderne du marxisme. Je crois me retrouver dans un pays socialiste !

Le procureur de la République fait confisquer dix Artures de l'exposition d'Ankara. Accusé d'être un "pornographe", j'ai un procès sur le dos. Au bout de quatre audiences, je récupère mes pauvres Artures !

Pendant ces vacances forcées de huit mois, je réalise une petite série : *Artur(cs)es*. Commencement de l'étude de Marx, Engels et Lénine, qui va durer jusqu'en 1980. En avril 1968, retour à Paris comme un petit marxiste !

Période de transition. Réflexions. Regards vers le passé en travaillant à une petite série : *Les sources et origines de l'Arture* (1968).

Sous l'influence de la lecture des *Manuscrits de 1844* de Karl Marx, réalisation d'une autre série : *Aliénations* (1969).

Exposition à la Galerie Ingres : *Nouvelles Artures*.



53 a. Influences secondaires :
6 a. M. Leiris.
Arture 325 — 1984

« ...Il y a plusieurs années, déjà, que je pensais à lui comme l'un de ces peintres exceptionnels qui n'obéissent à aucune des règles du commerce de l'art, et qui marquent leur temps par une tournure toute particulière et toute particularisante de la vision. Arslan a dressé un théâtre d'événements mentaux où l'on reconnaît le rêve de la pensée subversive d'aujourd'hui :...les dessins d'Arslan, qui sont en fait des tableaux sur papier plutôt que des dessins, dissimulent en réserve la violence du désir humain, et de ses formidables mécanismes... »

Alain Jouffroy

Rencontre avec Daniel Bobon et avec son père Jean Bobon, tous deux psychiatres à l'Université de Liège. Participation à l'exposition *Psych'art*, organisée par eux, à Liège.

1969-1975

Le 4 juillet 1969, pendant la lecture de *la Sainte Famille*, je prends une petite décision : "mettre en images *Le Capital*. Faire une série : *Le Capital-Artures* !"

Malgré ma petite participation, avec les anciennes Artures, à des expositions (Gallery Marc, Washington, Galerie Oppidum, Paris, etc.), je me retire du petit Monde des Arts pour lire "la Grande œuvre", et travailler jour et nuit pendant six ans à la réalisation de certains tableaux (*la Crise, la Circulation du Capital, la Plus-Value, l'Accumulation du Capital...*) avec les notes et dessins préparatifs dans mes cahiers, dure de sept à huit mois.

Avant même de terminer la rédaction de l'Avertissement du livre que je projette de publier, les éditeurs font la queue chez moi. (C'est peut-être le coup de l'année ?). Après mille histoires, *Le Capital - 30 tableaux d'après Karl Marx*, est publié par Tony Philippart, aux éditions Maloine. Il me reste le délicat problème de l'exposition. Encore des histoires que j'ai rayé de ma mémoire. Je n'exposerai *Le Capital* que parce que je dois bien l'exposer, quatre ans après la parution du livre.

(Entre temps, naissance de ma fille, Seli, le 14 mars 1971).

1975-1980

9-10 juillet 1975. "Que faire après la série *le Capital* ? J'ai trois possibilités, trois grands sujets :

1. Actualiser *le Capital*. (En partant du capitalisme monopoliste d'Etat, montrer, mettre en images, dans une nouvelle série, ce qui se passe (économiquement, politiquement) dans les pays les plus riches du monde.)

2. Les pays sous-développés (en voie de développement). (Originnaire de Turquie, faire une série sur la Turquie ! Mais il faut être sur place, respirer l'air turc et avoir sous la main des milliers de documents !)
 3. Les pays socialistes.
- Simplement, en prenant comme base ces trois sujets, continuer la série *le Capital*, *l'ACTUALISER*. "

Me voilà relancé pour cinq ans de travail ! Cette nouvelle série, que j'appellerais plutôt un " Essai d'actualisation du Capital " sera exposée en 1981 sous le titre *Œuvres politiques*.
 Quatre mois de travail, comme peintre et dramaturge, avec le Théâtre de Liberté et le metteur en scène Mehmet Ulusoy pour le spectacle *Dans les eaux glacées du calcul égoïste*.
 Parution à Istanbul, chez Ferit Edgü (éditions Adga), d'un livre sur mes premiers travaux : *Une période - 1951-1961*, avec des textes de M. S Ipsiroglu, S. Hilâv, O. Duru, F. Edgü et mes " souvenirs ". À cette occasion, une exposition est organisée par Ferit Edgü dans une galerie d'Istanbul (1978).

« *La peinture comme champ de recherche de nouvelles valeurs plastiques, ou plutôt des contre-valeurs plastiques, n'a aucun sens pour lui, car Arslan cherche à mettre en images la pensée [...]*

La peinture d'Arslan, au moins jusqu'en 1968, a été un art de transformation. En dessinant les chevaux, il a dessiné les hommes. En dessinant les accouplements, il a dessiné les malheurs, les isolements. Il a humanisé les pierres tombales. Et il a présenté les hommes sous forme de pierres tombales. [...]

Arslan n'a jamais peint de nus, de natures mortes, de paysages... il a mis en images certaines idées. " Alors il est illustrateur ", dira-t-on. Oui, mais avec cette différence qu'il n'interprétait pas, dans ses tableaux, Nietzsche, Sade, Jarry. Il reproduisait sa propre pensée. [...] Arslan est celui qui met en images une pensée et non pas celui qui la peint. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre son côté de " metteur en images ".

[...] La transformation des figures humaines dans les tableaux d'Arslan. Si nous poursuivons cette transformation nous verrons que ces figures sont des traces qu'il a laissées sur son trajet artistique. Et si nous poursuivons ces traces, nous verrons cette fois-ci la transformation de la pensée de l'artiste, sa vision du monde, son regard sur le monde... »

Ferit Edgü

1979

Exposition *le Capital* à la Galerie 3+2 à Paris.

Rencontre définitive, grande amitié solide avec Roland Topor. Pour moi, c'est un face-à-face, un dialogue, entre Rabelais et Karagöz (premier personnage du théâtre d'ombre en Turquie). Pour Roland, ce ne sont que deux " ombres " ! Participation à l'Exposition " Panique " à la Maison de la Culture de Rennes.

1980-1986

Une autre rencontre, celle avec le poète Jacques Vallet, qui a fondé et dirige la Revue d'art et d'humeur *le Fou parle*. Une passion commune fait naître une amitié fraternelle : la POÉSIE. Participation fidèle et régulière à cette revue jusqu'à sa disparition.

1^{er} février 1980. « *De la préhistoire jusqu'à aujourd'hui, un hommage universel à l'humanité, à toutes les civilisations..., à tout ce qu'a créé l'homme avec son travail, à l'aide de ses outils. Simplement une nouvelle série : Influences. Et une autre série autobiographique - dépassements - influences secondaires - ne pas oublier les musiciens et les autres artistes + cinéastes + scientifiques...* »

Encore une petite décision ! Que faire ? Un petit travail qui se terminera le 20 avril 1984.

1981. Exposition *Œuvres politiques* à la Galerie Jean Briance à Paris.

« [...] *Le combat d'Arslan est celui d'un artiste qui plaide comme un surmonaire, qui vibre comme un poète...* »

Jean Briance

Salon de mai 1981.

Prix de Sedat Simavi, Istanbul, 1981

Décidément, les prix commencent à pleuvoir. Yak Rivais dépense toute son énergie pour que j'emporte triomphalement le Prix de l'humour noir-Grandville (1982).

" Dessins français contemporains ", exposition organisée par Jacques Leenhardt à la Galerie de la Seita, 1982.

" Tendances de la peinture figurative contemporaine " à Sarcelles.

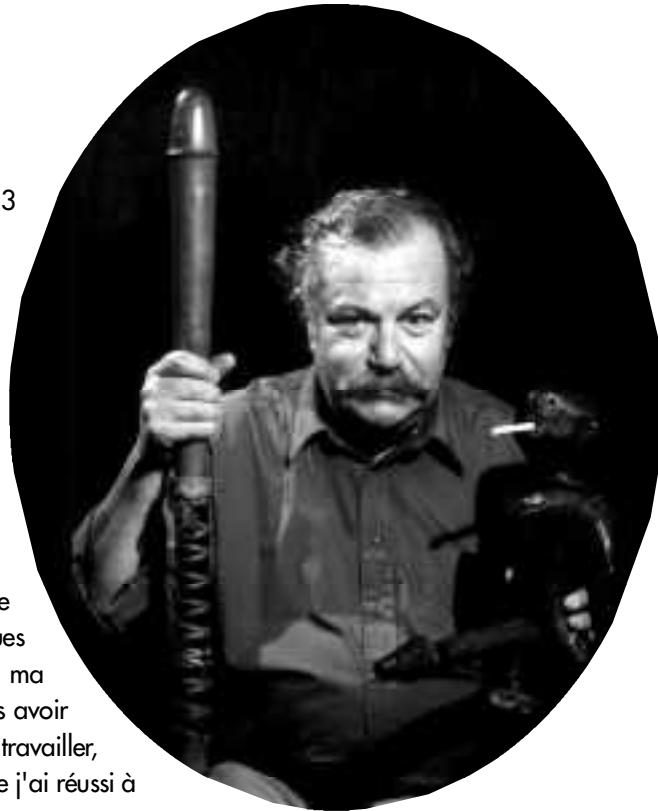
Un deuxième livre paraît aux éditions Ada : Ferit Edgü, Arslan, 1982.

« *Dans l'art d'Arslan on peut parler des dépassements, et on peut voir dans ces dépassements, ses périodes :*

1. Période de recherche (*Hommage aux gestes, relations et emmerdements, 1955*)
2. Période érotique (*Phallisme, 1955-1961*)
3. Période médiative (*Artures, 1961-1967*)
4. Période socialiste (*Le Capital, 1968-1980*)
5. Période synthétique (*de 1980 à nos jours, la série Influences*) [...]



" Aspects de la peinture contemporaine 1945-1983
", Musée de Troyes, Andorre
" 300 Jahre danach -Turken 1683-1983 ", Musée
d'Art moderne, Vienne, Autriche.
" Ecritures dans la peinture ", Centre National
des Arts plastiques, Nice, 1984.



Le 1er septembre 1984, début d'une nouvelle série,
Autoartures, qui va durer jusqu'en avril 1986. C'est
la suite logique de la série *Influences*. Après près de
cinq ans de travail sur les artistes, poètes, penseurs,
etc. qui m'ont influencé, il était devenu temps de
m'occuper de moi-même ! Mais au bout de quelques
mois de travail, j'ai vite réglé mes comptes avec ma
propre vie ! Rien d'intéressant ! Chaque matin, après avoir
avalé trois verres de thé, s'asseoir à la table, lire et travailler,
travailler et lire ! Appeler ça vivre ? La seule chose que j'ai réussi à
mettre sur les rails c'est ma méthode de travail.

Donc je suis revenu aux poètes merveilleux comme Fernando Pessoa, Dylan
Thomas... Je me suis identifié à eux.

Parution sous forme de livre de la série *Influences*, et exposition à la Galerie Jean Briance, novembre
1985-janvier 1986.

« Arslan mesure le monde avec son corps, comme un animal fait de son territoire ! Que ce monde soit réaliste,
mental, inconscient, il achoppe au corps, à la main (et à l'outil), au sexe (généalogie plus que plaisir).

[...]

Comment ne pas admirer la forme iconographique et miniaturiste d'œuvres gorgées de pesanteurs de la
vie, qui sondent notre héritage occidental à entrailles ouvertes... »

Yak Rivais

- *Le Capital*, 30 tableaux d'après Karl Marx, Paris, Maloine, 1975
- *Influences*, 126 Artures, 1985
- *Autoartures*, 1986
- *L'Homme*, tome 1, 1990. La création de "L'Homme". Rencontres avec Arslan, par Jacques Vallet
- *L'Homme*, tome 2, 1995. "Du côté de "L'Homme". Nouvelles rencontres avec Arslan" par Jacques Vallet
- *L'Homme*, tome 3, 1999. "Schizophrénies et vies sexuelles", suivi de "Cinq lettres sans réponses à Roland Topor"
- Y. Arslan. *Une période : 1951-1961*. Textes de Mazhar S. Ipsiroglu, Selahattin Hilâv, Orhan Duru, Ferit Ferit Edgü, Editions Ada, 1982 (texte en turc et en français)
- Y. Arslan, *Cahiers de travail*, Ankara, Editions Nev, 1

